

imitiez la cuisinière qui veut mettre la poule au pot. Elle va dans la basse-cour, elle appelle la volaille en émettant le pain, et disant d'un ton doux : " Petit ! petit ! " La poule arrive, veut picorer le pain. On la saisit, on la tue, on la plume, on la fait cuire, et le tour est fait.

Voulez-vous un mari ? Suivez la même méthode. Faites voir que vous savez coudre, faire le dîner, tenir la maison, que vous avez l'esprit cultivé, l'humeur égale, le caractère doux, que vous êtes simplement vêtue et à peu de frais; et enfin, que vous êtes " susceptible d'attachement. " Avec tout cela, croyez-moi, vous pêcherez facilement un mari. Mais les trois quarts du temps on s'y prend autrement; on veut éblouir le pauvre diable, on achète des dentelles, on se ruine; et lui, qui voit de loin le couteau de cuisine, c'est-à-dire les notes de la couturière et de la marchande de modes, prend la fuite avant qu'on ait pu lui mettre la main au collet.

Cependant, comme après tout, il n'est pas naturel que tant de jeunes canadiennes, nos concitoyennes, douées de tous les dons de la nature et de la société passant leur vie dans la plus humiliante solitude, un philosophe ingénieux, défenseur et ami de toutes celles qui sont menacées de coiffer Sainte Catherine, a proposé un moyen de multiplier les mariages.

Il suffisait, suivant ce philosophe, de mettre un impôt sur les célibataires récalcitrants, comme sur les chiens dans les grandes villes, et de doter tous les ans mille jeunes filles avec le produit de cette impôt.

De temps en temps, suivant le même philosophe, on pourrait même, pour l'exemple, faire pendre en public deux ou trois célibataires, ce qui amènerait les autres à l'église.

La méthode de ce philosophe me paraît très-efficace, mais un peu rigoureuse. Il faudra donc chercher quelque autre chose. C'est aux femmes d'y penser. Si quelqu'un me propose une idée pratique sur ce sujet, je m'engage volontiers à la mettre sous les yeux du lecteur.

RIMOUSKI.

CONSEIL AUX POSSESSEURS DE RINKS.

Les patineurs, cette année, font encore plus fureur que l'année dernière, et c'est à peine si les nombreux *Rinks*, qui couvrent littéralement la rivière St. Charles, peuvent suffire à l'enthousiasme délirant des amateurs de l'exercice du patin. Rien ne les arrête: ni les vents impétueux qui souvent balayent en tous sens le théâtre de leurs exploits, ni la grêle, ni la neige, ni l'eau.....

Les possesseurs de *Rinks* ne fournissent pas à recevoir l'argent qui leur arrive de tous côtés, même il y en a plusieurs qui sont décidés, si les choses continuent comme elles sont parties à déclarer fortune aussitôt la saison des neiges terminée.

Puisque vous faites de si bonnes affaires, ô heureux possesseurs de *Rinks*!



LE TEMPS RELEVANT SA SENTINELLE.

Le temps: 1866, vous avez 362 jours de faction, écoutez les règlements du poste.

1o. Vous devez rendre les honneurs au général Choléra; quand il passera, lui présenter les armes, et faire sortir la garde.

2o. Vous ne permettrez à aucun fénien de passer près du poste.

3o. Si vous voyez passer un cochon, vous lui rendrez les honneurs.

4o. Vous arrêterez les pointeurs et les mèneres au poste etc..... *Shoulder arms 1865, Right about face, quick march.*

soyez donc plus humains envers les bourgeois de vos compatriotes; diminuez donc votre prix, car vous voyez bien que c'est trop de douze sous par le temps qui court. Imitiez en cela le sage exemple de M. Pepin, qui vient de réduire à six sous le prix de la jouissance de son *magnifique rink*. Et quel est celui qui puisse se vanter de tenir une glace en si bonne ordre que M. Pepin, qui a de tout, même une estrade, où une troupe de nègres font danser les patineurs.

Vous n'y perdrez rien, soyez en persuadés; au contraire, la foule des patineurs sera dix fois plus grande qu'auparavant, et l'argent vous arrivera de toutes parts comme une pluie abondante.

ETUDE DE CARACTERES.

[FRANÇAIS, CANADIEN, ANGLAIS]

L'autre jour au soir, trois hommes d'origine différente soupaient dans un hôtel de la Basse-ville. L'un de ces hommes, Français de naissance, commençant sans doute à s'ennuyer du silence obstiné que gardaient ses compagnons, résolut d'entamer la conversation avec son voisin. Se tournant donc vers lui, il débuta ainsi: " Monsieur—est-ce que vous parlez français? "

—C'est ma langue, répondit le mangeur.

—Alors vous devez être Canadien ou Français?

—Je suis Canadien Français; mais vous, quelle est votre origine?

Moi? je suis Français, et il n'y a qu'une quinzaine de jours que je suis en Canada.

—Allons, voilà qui est bon. J'aime

toujours à voir les Français et à les entendre parler.

Il est vrai qu'ils sont un peu bavards mais c'est égal, ils sont bien amusants et ils ont tous un excellent cœur.

—Nom de Dieu! répliqua le Français, vous êtes tout de même bien gentil de me parler comme vous le faites. J'ai entendu dire dans mon pays que le Canadien était toujours resté Français de cœur, et parbleu, je le vois bien à présent.

—Que voulez-vous? ce sont nos ancêtres et même quand cela ne serait, les Français sont si braves et si généreux qu'on est obligé de les aimer malgré soi.

Le Français tout épanoui, allait répondre, lorsqu'un *goddam* assez sonore, quoiqu'un peu étouffé, partit de l'autre côté de la table, où était à demi couché sur sa chaise un gros Anglais, à figure rubiconde et aux cheveux couleur de pois de veau.

Les deux interlocuteurs se retournèrent à la fois vers l'homme à qui appartenait ce *goddam*.

Il avait en ce moment les yeux braqués sur eux et une expression mêlée de jalousie, de haine et de bassesse se peignait dans son œil gris.

—Est-ce à nous que s'adresse ce *goddam*? demanda le Français avec froideur.

—Il s'adresse à ceux qui le méritent.

—Que voulez-vous dire, reprit à son tour le Canadien, à qui les bras musculeux et les épaules carrées donnaient un aspect assez respectable sous le rapport de la force?

—Je veux dire, répondit l'Anglais, baissant la voix malgré lui, je veux dire que c'est vous avoir tort de vanter